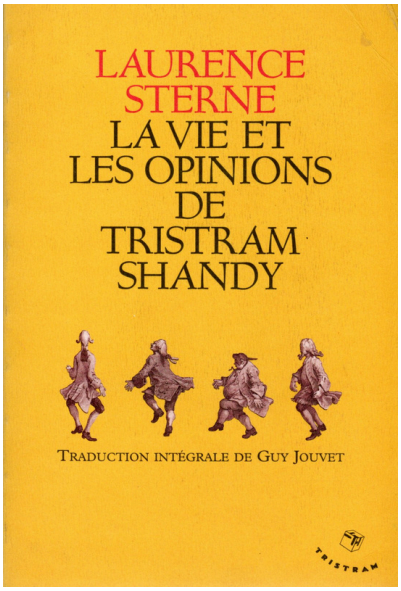
Sous le Sceau du Tabellion

LETTRE INFO ÉDITEUR N°49

CHRONIQUE ÉDITORIALE

> *Ici, l'historien serait en droit de crayonner le portrait de cette dame ; mais il a pensé que ceux mêmes auxquels le système de* cognomologie *de Sterne est inconnu, ne pourraient pas prononcer ces trois mots : MADAME DE LISTOMER ! sans se la peindre noble, digne, tempérant les rigueurs de la piété par la vieille élégance des mœurs monarchiques et classiques, par des manières polies ; bonne, mais un peu roide ; légèrement nasillarde ; se permettant la lecture de* la Nouvelle Héloïse*, la comédie, et se coiffant encore en cheveux.*

Idée chère à Balzac s'il en est, illustrée par ce passage du *curé de Tours* selon laquelle la forme graphique et phonique du nom propre déterminerait le caractère de l'individu. Pousse ici un peu loin le bouchon, notre auteur, augurant que le choix du patronyme de son personnage le dispense de le décrire et de le caractériser, d'en dresser le portrait psychologique qui tombe, pour le coup, sous le sens et rend cet effort parfaitement inutile. L'allusion faite par Balzac (Honoré de son prénom) nous renvoie en outre au chapitre XIX du livre I de *Tristram Shandy* de Laurence Sterne. Tristram y énonce ainsi cette prédisposition paternelle, dont il se gausse, la qualifiant au passage de coquecigrue :



« Il pensait en effet que par un étrange et magique pouvoir de prédestination les bons et les mauvais noms, ainsi les désignait-il, imprimaient irrésistiblement leur marque sur notre caractère et notre conduite. »

Laurence Sterne, dans ce même chapitre, semble même étendre cette prédisposition liée aux noms de famille qui relève de la transmission héréditaire, aux prénoms qui nous sont alloués, parfois bien inconsidérément par nos parents. C'est dire si la tâche du romancier, n'est pas simple, s'agissant, avant toutes choses, de nommer ses personnages… À l'heure de choisir leurs patronymes, Flaubert (Gustave de son prénom) s'est assurément posé la question.

Une relecture de *Bouvard et Pécuchet* sous cet angle insolite, mais bien digne, ma foi, des deux protagonistes, s'imposait donc à moi tant on pourrait croire, de prime abord, que ces deux-là, qui n'ont déjà, pas la tête près du bonnet, n'ont pas plus de prénoms.



Ne se sont-ils pas contentés d'ailleurs, d'écrire, l'un, le mot : Bouvard, dans son chapeau, l'autre, dans sa casquette, le mot : Pécuchet, se réjouissant ainsi d'avoir eu la même riche idée, celle d'inscrire leur nom dans leurs couvre-chefs respectifs. Après tout, ma mère cousait bien le mien sur mes cols de chemises, avant mon départ au pensionnat, sur le principe, rendons à César…

Mais on ne tarde pas à apprendre bientôt, ce qui était l'usage alors, que Bouvard n'a pas moins de trois noms de baptême : François, Denys, Bartholomée (excusez du peu) et que Pécuchet, pourrait bien les lui envier qui se prénomme, lui, juste : Juste, Romain, Cyrille. Un Pécuchet qui, à défaut, n'est pas peu fier de son nom.

La veille de déménager et de la quitter, Flaubert ne nous le décrit-il pas, se promenant dans sa chambre, jusqu'à deux heures du matin et à l'idée qu'il ne reviendrait plus là et pour laisser quelque chose de lui, gravant son nom sur le plâtre de la cheminée. Gageons qu'il y est encore.

Ici, un nouveau détour s'impose par l'introduction au *Dictionnaire des noms de famille et prénoms de France* d'Albert Dauzat qui nous enseigne que : « L'étude des noms de personnes — l'anthroponymie — est devenue une science, qui a sa technique et qu'elle est soumise à des règles de méthode très strictes. Reconnaissant toutefois que cette science est encore jeune et qu'il lui reste beaucoup de terrain à défricher, Dauzat rend hommage à un certain Larchey (Lorédan de son prénom), auteur en 1880, d'un essai, *jugé honorable pour l'époque*, d'un *Dictionnaire des noms*, élaboré d'après le *Bottin de Paris.*

Et l'envie farfelue me prend aussitôt de rechercher en ligne, si, un mien ancêtre n'y figurerait point par hasard et patatras ! Je vous le donne en mille, y en a bien un, dont les aïeux durent se faire la malle jadis, pour la capitale au point de plus trop se souvenir de leurs origines foréziennes. J'ai retrouvé sa trace en tapant notre nom commun, sur le site Mémoire des hommes du ministère des Armées. ANDRÉ PIERRE CHASSAGNEUX qu'on subodore, ainsi nommé, noble et digne lui aussi, s'avère effectivement être le seul non ligérien parmi les 19 soldats morts pour la France en 14-18, répondant à ce glorieux patronyme que le monde entier nous envie.

Renseignement pris, il est en effet né le 9 novembre 1884 à neuf heures du soir *au domicile de ses père et mère*, rue Béranger 15, selon la formule dont use le dénommé et richement prénommé Henri Adolphe Augustin Fernoux, adjoint au maire, officier de l'état civil du troisième arrondissement de Paris qui enregistre, *sur présentation de l'enfant* (sic) la naissance d'APC (appelons-le ainsi par commodité), en date du 12 novembre *courant à trois heures du soir*. Il est en outre, le seul gradé, la fiche signalétique attestant de ses états de service indiquant qu'il était au moment de son décès, le 4 septembre 1916, sergent appartenant au corps du 366ème Régiment d'Infanterie sous le numéro matricule 07648. Mort ce jour-là soit au tout début de cet effroyable carnage que fut la bataille de la Somme. Il est d'abord déclaré disparu, terme consacré pour désigner ceux qui furent copieusement démembrés, éparpillés, pulvérisés, soufflés, volatilisés. Au point qu'il faudra en passer par un jugement déclaratif, rendu le 15 février 1918 par le Tribunal de la Seine, jugement qu'il conviendra encore, de transcrire en date du 22 juin 1918 sur les registres de l'état civil du 15ème arrondissement de Paris, dernier domicile connu d'APC où il habitait, en famille, par temps de paix, au moment de sa mobilisation en 1914. Aujourd'hui, on dirait qu'on l'a géolocalisé une toute dernière fois, là-bas du côté de Vermandovillers dans la Somme.

APC est doublement un fantôme. Un fantôme qui revient de loin, un jugement déclaratif de décès n'intervient-il pas *à la suite de la disparition d'une personne dont la mort n'a pu être constatée même si celle-ci est très probable voire certaine étant donné les circonstances de la disparition*. Un fantôme qui n'existe plus guère que par la grâce de quelques actes civils et militaires qui attestent de son parcours terrestre singulièrement écourté par la folie des hommes soit un acte de naissance, cette fiche signalétique dressée par les autorités compétentes et intitulée (ironie du sort) : *Partie à remplir par le corps*, fiche qui dut être fabriquée à des millions d'exemplaires dont un lui était destiné et pour finir cet acte de mariage.

Actes qui n'en dressent pas moins en creux, plus encore que son patronyme, un portrait inachevé qu'il me reviendrait dorénavant d'affiner maintenant qu'il est venu, un peu par ma faute, me hanter et réclamer ainsi son dû. Mais n'est pas Laurent Mauvignier ou Caroline Lamarche qui veut.

La relecture de *Souvenirs pieux* de Marguerite Yourcenar m'y invite pourtant dans ce passage qu'il me prend la fantaisie, sans doute pour me donner du cœur à l'ouvrage et à toutes fins utiles, de paraphraser ainsi : « C'est moins le spectre d'André Pierre que j'évoque à plus d'un siècle de distance qu'André Pierre lui-même, qui, un certain 1er Juin 1909, jour de son mariage avec Marthe, va et vient accompagné sans le savoir, par un improbable petit cousin au trente sixième degré qui ne naîtra que quarante et un an après sa mort à lui, mais qui, en ce jour de liesse où il a rétrospectivement choisi de le hanter à son tour, a environ, plus du double de son âge. » *Tels sont les jeux de miroirs du temps* s'empressera aussitôt de conclure l'avatar de MARGUERITE CLEENEWERCK DE CRAYENCOUR.



ACTUALITÉS



SOUS LE SCEAU DU TABELLION

Chronique éditoriale

Livre monde, livre odyssée, livre palimpseste qu'on aborde fatalement avec déférence et circonspection. Mieux vaudrait pourtant le lire à la manière de l'autre qui s'enquillait comme

une potion magique, *deux pages de sept livres tous les soirs*. Autrement dit, sans plus céder à la crainte de passer à côté du plus infime détail, de la plus discrète allusion de peur qu'elle ne nous échappe. Bourré qu'il est jusqu'à la gueule, ce légendaire bouquin, de toutes ces références si nombreuses, si intimidantes qu'elles finiraient par nous convaincre qu'un tel Himalaya n'est décidément pas pour nous. Pourquoi, une fois n'est pas coutume, ne pas sauter à pieds joints par-dessus cette copieuse préface, après tout, on y reviendra bien assez tôt ou peut-être qui sait, dans une autre vie ? Pourquoi ne pas enjamber allègrement cette myriade de notes rassemblées en fin de volume, pour s'attarder plus que de raison, sur la contemplation de ce bol à raser en nickel brillant, oublié, sur le parapet, sur cette voile tirant des bords dans la baie blafarde, pour s'arrêter sur cette vision du squelette tremblant d'une bringille brûlée au feu, qui exhale cette odeur de bois de rose et de cendres mouillées, en espérant enfin entrevoir, par-dessus de trop doctes épaules qui vous en ont trop longtemps dérobé la vue, à travers la marqueterie du feuillage, le soleil semant des paillettes, de virevoltants écus et tous les sens en éveil, écouter maintenant avec ravissement le bruit de ces godillots qui font craquer une coquille de noix humide, ces coquilles de couteaux, ces petits galets qui crissent sous les pas, tout ce qui vient battre sur les galets innombrables.

Et comment ne pas être ébahi, sidéré encore par les apparitions successives de cette bouteille de bière brune redressant son trone pris dans l'épaisse croûte de sable, de ce chien (dont pourtant notre auteur avouera avoir une sainte horreur et sacrément la frousse) trottinant sur les bords d'un banc de sable s'érodant, reniflant à droite à gauche à la recherche de quelque chose égarée dans une vie antérieure, trahissant une obsession de la métempsychose, de cette charogne boursouflée d'un autre clébard, inoffensif celui-là, semblant s'abandonner sur le goémon. Devant lui le plat-bord d'un bateau enfoncé dans le sable et par-dessus, cette lumière dorée sur la mer, le sable, les enrochements.

Et dire qu'on n'est jamais qu'à l'aube, traitée il est vrai, en trois consistants chapitres, d'une mémorable journée du mois de juin 1904.

Dans quel autre livre trouve-t-on pareille profusion d'images ? Elle vaut bien une immersion à la brasse coulée, au risque de boire plus souvent qu'à son tour la tasse voire de s'y noyer corps et âme sous la déferlante de cette redoutable neuvième vague réputée plus fortes que toutes les autres.

page 1

Elles marquent assurément le pas en cette fin d'année, le mois de novembre n'en fut pas moins riche en événements et en rencontres. Notre participation à la 13ème Caravane du Livre d'Yzeure, à l'invitation de la Librairie Le Moulins aux Lettres de… Moulins a été notamment mise à profit pour nous rapprocher de l'Association JAMES JOYCE qui y tenait à nos côtés, un stand. On serait tout à fait en droit de s'en étonner si l'on avait plus longtemps ignoré que la commune de Saint-Gérand-le-Puy sise dans le département de l'Allier, peut s'enorgueillir de posséder le seul et unique musée français, consacré au génial créateur d'*Ulysse* et qu'on y perpétue avec une belle allégresse et un dynamisme sans faille, le souvenir de son séjour sur place en l'An 40. Aussi n'avons-nous pas tardé, quelques jours plus tard, à le visiter sous la houlette de Marion Byrne, sa présidente et à jeter avec elle, les bases d'un possible partenariat sans attendre forcément la Saint-Glinglin, ni le prochain Bloomsday.

Ce fut aussi l'occasion de découvrir que notre méthode consistant à entamer la lecture d'*Ulysse* par la fin, avait du bon et qu'elle était même préconisée par Laura El Makki dans sa préface de *Pénélope* (le fameux chapitre XVIII qui clôt en fanfare l'odyssée de Stephen Bloom qui a la bonne idée de refiler, avant de s'endormir, le crachoir à Molly, paru isolément dans la collection Folio 3 €). Elle l'adresse, cette recommandation, à tous ceux *qui se sont perdus en route, ceux qui n'osent se frotter au monument ou qui en rêvent depuis longtemps sans passer à l'action* en les invitant à explorer *un autre chemin qui implique de désobéir à la règle universelle qui oblige à commencer un livre par le début*.

Quant à savoir ce qui vous attend si vous embrayez illico avec la lecture de l'ensemble, vous pouvez toujours vous reporter à la chronique éditoriale parue en son temps et dans son intégralité dans la Lettre Info n° 40 accessible sur notre site : www.sceaudutabellion.fr

ACTUALITÉS

Une année se termine,
une autre commence.

L'occasion pour toute l'équipe de
Sous le Sceau du Tabellion
de vous transmettre ses meilleurs voeux
pour l'année
2026